Le scandale de la vérité

© Opal JF

Frédéric Boyer
France

L'auteur

Frédéric Boyer est né en 1961 à Cannes. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, il est l'auteur d'une trentaine de livres (romans, essais, poèmes et traductions), tous publiés aux éditions P.O.L.
Prix du Livre Inter en 1993 pour son roman *Des choses idiotes et douces*, et prix Jules Janin de l'Académie française pour sa nouvelle traduction des *Confessions* de saint Augustin, il a dirigé le chantier de la Nouvelle Traduction de la Bible, avec de nombreux écrivains contemporains (Olivier Cadiot, Jean Echenoz, Florence Delay, Jacques Roubaud, Valère Novarina...), paru en 2001 (Bayard).
Depuis des années son œuvre associe l'écriture personnelle et la relecture et traduction de grands textes anciens. En 2010, sa nouvelle traduction de *Richard II* de W. Shakespeare (P.O.L, 2010) est montée par Jean-Baptiste Sastre, avec Denis Podalydès, dans la Cour d'honneur du Palais des papes au festival d'Avignon, où il fait lui-même ses premiers pas de comédien.
En 2012, il crée sa première pièce au Théâtre de Lorient et au Centre dramatique de Châteauvallon : *Phèdre les oiseaux* (P.O.L, 2012), avec la comédienne Hiam Abbass.

L'œuvre

→ Romans, récits

Personne ne meurt jamais (POL, 2012) (176 p.)
Techniques de l'amour (POL, 2010) (96 p.)
Hammurabi Hammurabi (POL, 2009) (64 p.)
Orphée (POL, 2009) (192 p.)
Patraque (POL, 2006) (160 p.)
Abraham remix (POL, 2005) (224 p.)
Nous nous aimons (POL, 2004) (176 p.)
Mauvais vivants (POL, 2003) (240 p.)
Gagmen (POL, 2002) (144 p.)
Une fée (POL, 2000 ; Gallimard, 2001) (169 p.)
Pas aimée (POL, 1999) (105 p.)
Notre faute (POL, 1997) (128 p.)
Arrières, fantômes ! (POL, 1996) (200 p.)
Les Innocents (POL, 1995) (192 p.)
Est-ce-que tu m'aimes ? (POL, 1995) (240 p.)
Comme des Anges (POL, 1994) (400 p.)
Des Choses idiotes et douces (POL, 1993) (224 p.)
En Prison (POL, 1992) (96 p.)
La Consolation (POL, 1991) (94 p.)

Zoom

Dans ma prairie (POL, 2014) (80 p.)

Frédéric Boyer
Dans ma prairie
P.O.L

Dans ma prairie est un long poème incantatoire pour tenter d'évoquer un lieu à la fois intime et universel, imaginaire et terriblement réel.
La prairie. Celles des westerns comme celles de l'Odyssée où Ulysse a vu des sirènes, celles de la conquête de l'Ouest mais aussi celles de nos enfances et de nos paysages... C'est aussi un poème sur le désir éperdu de fuite et de refuge. Un voyage impossible auquel le narrateur refuse de renoncer. On y croise les premiers pionniers de la Nouvelle Angleterre, des Indiens et des soldats, des animaux, des herbes et des fleurs. Des mustangs et des migrants, des figures imaginaires. Le peuplement libre de l'enfance – celui que l'on invoque pour protection avant que la nuit ne tombe.

La Presse

«Cette prairie, vous la reconnaîtrez dès les premières pages du livre. C'est celle où, au coeur de l'hiver, la nuit, vous rêvez de vous retrouver parmi les fleurs, l'herbe, sous le soleil. Celle qui s'étend à perte de vue, celle des premiers hommes, quand il n'y avait qu'elle, la prairie. Celle des bisons, des romans, des visions, une promesse inépuisable de bonheur et de liberté, troublée parfois. Prairie,mode d'emploi: "Je sais les techniques de création dema prairie, nous dit Frédéric Boyer: remplacer hiver par printemps." Suivez-le, il vous montrera le chemin de votre prairie...»
Le Temps

Ressources

Site de l'éditeur POL (nombreuses vidéos et critiques, extraits)
Entretien France Culture 2012

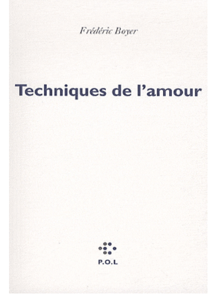
→ Essais, poèmes

Dans ma prairie (POL, 2014) (80 p.)
Rappeler Roland (POL, 2013) (400 p.)
Phèdre les oiseaux (POL, 2012) (128 p.)
Sexy Lamb (POL, 2012) (208 p.)
Vaches (POL, 2008) (64 p.)
Mes amis, mes amis (POL, 2004) (64 p.)
Songs (POL, 2003) (128 p.)
La Bible, notre exil (POL, 2002) (64 p.)
Kids (POL, 2000) (128 p.)
Le Goût du suicide lent (POL, 1999) (144 p.)
Commes des Frères (Calmann-Lévy, 1998) (96 p.)
Le Vertige des Blondes (POL, 1998) (320 p.)
Dieu, le sexe et nous (POL, 1996) (128 p.)
Le Dieu qui était mort si jeune (POL, 1995) (112 p.)
L'ennemi d'amour (POL, 1995) (96 p.)

Personne ne meurt jamais (POL, 2012) (176 p.)

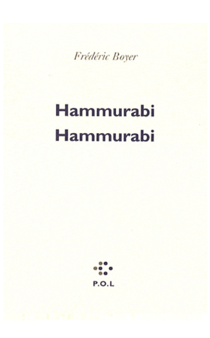
Le personnage principal de ce court roman est probablement un soldat des guerres contemporaines. Tandis qu'il revient chez lui pour l'enterrement de sa mère, il doit affronter d'autres terreurs, révélées peut-être par les horreurs des combats. Terreurs qui nous replongent dans l'enfance, le petit royaume des peurs et de l'angoisse où personne ne meurt jamais.
L'homme qui revient n'est plus le même ou bien est-ce un autre ? Une sorte de traque ou de chasse à l'enfant hante tout le récit et devient la figure même de notre condition. La proie dont nous avons longtemps cru être le chasseur, c'était peut-être nous-mêmes.
Le roman fait apparaître une figure exilée, muette et souveraine jusque dans sa solitude: un rhinocéros. À la fois témoin embastillé de nos peurs et de notre lâcheté et figure énigmatique de la vie abandonnée.

Techniques de l'amour (POL, 2010) (96 p.)



Comment parler encore d'amour ? En faisant entendre la voix de l'amant. C'est ce qu'on a fait de mieux en littérature depuis les grands monologues tragiques de l'Antiquité, mais aussi dans certaines compilations anciennes comme la Bible ou le Kâma Sûtra.
Ce texte est un hommage au monologue intérieur de l'amour. À cette prière folle que l'on se dit, que l'on se répète dans le noir. Depuis Phèdre, Bérénice, mais aussi le Cantique des cantiques, saint Paul, Thérèse d'Avila... et le Kâma Sûtra, toujours et encore. Monologue éclaté, inquiétant, qui repasse par des souvenirs personnels obscurs, des citations d'autrefois, des récits avortés, des pensées philosophiques. Une voix anonyme, indécise qui s'épuise à cerner le tourment d'aimer, d'avoir aimé, d'être et d'avoir été aimé.

Hammurabi Hammurabi (POL, 2009) (64 p.)



Le Code d'Hammurabi, qui est au centre de ce livre, se présente comme une grande stèle de 2,5 mètres de haut, en basalte. La stèle, conservée au Louvre, porte l'inscription de décisions de justice formant code et rendues par Hammurabi afin que « le fort n'opprime pas le faible ».
Les différents « articles » du Code d'Hammurabi fixent les règles de la vie courante et touchent aux rapports qui unissent les groupes sociaux, la famille, l'armée, la vie religieuse et la vie économique. Elles ont toujours trait à des situations très précises concernant les vols, les prêts, les honoraires, les contrats, les fermages, les débiteurs insolvables, les esclaves fugitifs, le statut de la femme. Il n'y a pas d'idée générale ni de concepts abstraits exprimés pour justifier telle ou telle disposition, il n'y a pas non plus d'ordre logique dans la présentation.
Bien sûr, le texte, bref, de Frédéric Boyer, fortement scandé, déclamatoire, emporté, n'est pas un texte de droit, il n'est pas non plus une étude historique. Mais il se sert du droit et de l'histoire pour parler d'aujourd'hui et de toujours. Aujourd'hui, sur l'emplacement de Babylone où Hammurabi fut roi, en Irak, a lieu une guerre qui n'en finit pas. Depuis toujours le droit ne fait que constater des rapports de force qu'il peine à infléchir. *Hammurabi Hammurabi* est le chant double de ce conflit.
« Oui. J'étais soldat dans la 31e année du règne de Hammurabi. J'ai rasé la moitié de mes cheveux. J'ai calfaté mon cœur. J'ai renversé la plaine. Je suis mort à zéro heure quarante dans mon véhicule de combat. Oh quelqu'un m'a rattrapé. Je pense à toi. Ça y est. Je suis un soldat mort. Mon corps dans un sac hermétique fait le voyage en hélicoptère Apache. Soleil brûlant. Direction le ciel. C'est la loi. Plus d'histoire. »

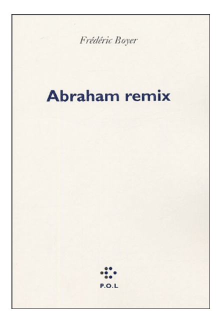
Orphée (POL, 2009) (192 p.)

C'est un souvenir d'enfance qui est à l'origine de ce livre. Pas n'importe quel souvenir. À six ans, Frédéric Boyer est mis face à face avec son premier homme mort, dans une chambre, sur un lit. C'est son grand-père. À compter de ce jour, les morts ont pris chair dans son existence quotidienne.
Le récit est donc celui d'une descente aux enfers, d'une obsession orphique.
On croit retrouver quelqu'un. On pense que l'autre nous attend quelque part. À moins que nous ayons la cruauté de rêver en découdre une bonne fois pour toutes avec l'autre qui a disparu.
Ce récit n'est pas une version moderne d'Orphée et Eurydice. Il est écrit à partir des mots et des images des poètes anciens. Il convoque les figures d'Orphée et Eurydice comme des citations avec lesquelles lire notre propre drame. Une existence hantée. À l'heure où l'on voudrait tant effacer la mort. Et faire de l'amour une petite comédie renouvelable avec ses mêmes trahisons et ses mêmes abandons sans frais.
Le narrateur suit le fil de ses souvenirs : rencontres, nuits sans lendemain, prostituées, tentations, rêves et cauchemars. Et progressivement découvrir qu'il n'est ni Orphée ni le maître des enfers. Et accepter à la fin de tuer l'autre pour s'accepter soi-même comme mortel, rien que mortel.
Le récit est suivi de deux traductions nouvelles des passages des *Métamorphoses* d'Ovide et des *Géorgiques* de Virgile qui reprennent l'histoire d'Orphée et d'Eurydice. Ce ne sont pas deux appendices : mais deux poèmes contemporains qui appartiennent au livre comme sa matrice.

Patraque (POL, 2006) (160 p.)

Patraque est un livre de littérature et de philosophie. Non pas un livre hybride qui hésiterait entre deux genres, entre deux registres mais un livre rare qui tresse la pensée à la littérature, une pensée déliée, libre, circulante, à la littérature dans ce qu'elle peut avoir d'intuitif, d'irrationnel. Cela donne un mixte très étonnant, extrêmement original dans sa facture comme dans sa tonalité. Familier, proche, et exigeant à la fois. Un livre qui se lit comme un roman, comme on dit, et qui cependant fouille, retourne et questionne notre présence au monde.
« J'ai beau fouiller et vider mes poches. Je n'ai aucun papier sur moi justifiant du sens de ma vie. »

Abraham remix (POL, 2005) (224 p.)



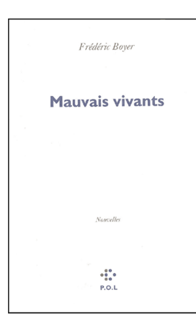
Dans ce nouveau roman, Frédéric Boyer interroge le déplacement, la migration, l'exil. Il se sert d'Abraham, le patriarche biblique et le transporte de nos jours, dans nos sociétés, pour en faire un simple émigré et aussi la figure emblématique de l'émigré, ou encore du réfugié. Celui qui quitte tout et tous pour du travail et, au delà, pour vérifier son espoir. Ce sont des variations sur ces thèmes, et ceux de la filiation et de la loyauté, avec une visite systématiques de toutes les situations, dans un ressassement lyrique proprement sidérant parce qu'il mêle le trivial et le sublime, le politique et le mystique avec une simplicité déconcertante. Tout devient non seulement signifiant et symbolique mais aussi universel, légendaire.

Nous nous aimons (POL, 2004) (176 p.)



C'est la voix d'une femme d'aujourd'hui et parce que nous sommes tous faits des voix des autres, amies ou ennemies, anonymes ou célèbres, ce sont aussi les voix qui peuplent son existence. L'existence humaine n'est elle pas cette conversation infinie qui mêle ce que nous pensons être des vérités et des hypothèses ?
Elle s'appelle Louise. Elle découvre qu'il n'y a pas d'amour sans langage ni sans esprit. Qu'il n'y a rien de vraisemblable qui ne soit pas, d'une certaine façon, absurde.
Toute vie humaine se passe en conjectures. Une vie c'est autant ce qui aurait pu être que ce qui a été. Tout ce qui nous arrive est double et incertain.
Nous entendons des voix. Nous ne les écoutons pas toujours. C'est ce qu'on appelle la vie civilisée, traversée de sauvagerie, d'incompréhensible. Ces voix parlent depuis l'aube de la pensée et de la culture. Philosophes, poètes, penseurs. Elles accompagnent toute histoire.
Ici elles apparaissent par bribes à mesure que Louise se perd dans l'histoire qu'elle ne reconnaît pas et qu'elle doit saluer comme étant la sienne.
Ou la nôtre : une histoire faite de rencontres et de divorces, de présences et de fantômes.

Mauvais vivants (POL, 2003) (240 p.)



Les treize histoires de ce livre appartiennent à la douceur des existences modernes, hors de toute loi ancienne, échappées de la page écrite des lois où nous avions appris à lire le mot péché.
Aujourd'hui, tout le monde aime les histoires de meurtre familial, d'assassinat, de crime d'amour, et les voisines blondes. Notre erreur est de tendre l'oreille aux histoires des autres, aux nouvelles abominables que racontent les gens, de nous émouvoir collectivement à propos de crimes contre lesquels nous ne pouvons rien.
Nous sommes naïvement persuadés d'avoir échappé au pire. Pourtant le capitalisme bâtisseur de nos origines a fait de nous de petits tueurs de faits divers, les héros anonymes de crimes passionnels, des tueurs en série, tout en produisant des quantités inouïes d'automobiles, de yaourts, de crèmes glacées, de produits de consommation.

Gagmen (POL, 2002) (144 p.)

Personne ne verrait la ressemblance. Elle n'existe pas. Mon père n'a probablement rien de Charlot. Mais j'ai toujours cherché à ne pas connaître mon père, à me le rendre mystérieux et drôle. Nous n'avons jamais parlé tous les deux. Ce qu'on appelle parler entre un père et un fils. C'est la raison pour laquelle très vite, si tôt, je l'ai identifié à ce personnage du cinéma muet. Le gagman – cet aventurier solitaire et fraternel qui ne s'arrête jamais, qui occupe toutes les places et les abandonne toutes. A la fois suspect et innocent. J'ai relu toute notre histoire de petite classe moyenne avec les catégories de cet événement, la mort du cinéma muet. Avec les significations spirituelles et politiques du gag cinématographique.

Une fée (POL, 2000 ; Gallimard, 2001) (169 p.)

Comme dans un conte on vient de loin. On a tout quitté. On devient une fée contemporaine.
Le nouveau monde est partout, dit-on. Monsieur, lui, n'y croit pas. Il répond les clients sont toujours les mêmes, vous et moi.

«Comme l'indique ce titre étrange, Une fée *n'a rien d'un documentaire. Le trafic de chair dont il est question existe et Frédéric Boyer fait plus que l'évoquer. Il le dénonce. Mais c'est sa puissance d'écrivain, de créateur d'univers, que de le faire sans rompre l'atmosphère onirique qui baigne son roman. Sa fée en est bien une, une fée éteinte mais qui n'a pas tout perdu de son pouvoir d'enchantement. Dans une autre vie, si son frère ne l'avait pas vendue, si elle s'était défiée des hommes qui l'ont enlevée, elle aurait été une femme enfant rieuse, douée pour rendre les siens heureux. Il aurait suffi d'une étincelle d'amour. Elle a manqué. La folie naît du manque, la magie aussi.»*
La Vie

Pas aimée (POL, 1999) (105 p.)

Un salaud parle d'amour au cœur de la catastrophe. Je vous demande de l'écouter.
D'accepter la nuit de tout homme qui aime et trahit.
Une nuit sociale et personnelle.
Une nuit poème qui fait de la négation l'ultime signe d'être homme.

«Pas aimée *est un livre cru, nu, rude. Un cri de révolte poussé trop tard. Dès les premières lignes, on pressent le drame. Car « personne ne vous suit jamais jusqu'au bout ». Frédéric Boyer dit l'un pour dire tous. Dans une société, une classe sociale. Dans une classe sociale, un homme. Dans un homme, une femme. Dans une femme, un être. A travers l'image de la femme délaissée, le narrateur découvre la fragilité inhérente à chaque être humain.»*
Le Journal du dimanche

Notre faute (POL, 1997) (128 p.)

Je raconte comment un soir du XXe siècle finissant, un soir quelconque, une femme, dans le nord de l'Europe, a appris que sa vie était traversée par l'Histoire du monde, par les histoires des autres, et qu'on le lui avait toujours soigneusement caché. Pourquoi ? Je crois pouvoir dire que nous avons tous collectivement voulu sortir de l'Histoire du monde, des histoires des autres, et que cet oubli est devenu la marque de notre collectivité, de la moindre communauté que nous esquissons avec la même maladresse depuis des lustres - les couples, les amants, jusqu'aux familles et aux nations, jusqu'aux ensembles de nations et jusqu'à la communauté des morts séparée des vivants par quelques années à peine, un peu d'esprit fou, et de la parole qui se perd.

Arrières, fantômes ! (POL, 1996) (200 p.)



Vite, parler pour ranimer les choses qui se sont tues. Les choses sur lesquelles on glisse. Ce sont les mêmes choses qui servent tout le temps, pour tout le monde. Comme s'il était de notre devoir de ne manquer aucun de ces rares instants où nous croyons savoir ce dont il faudrait parler ensemble et ce qu'il faudrait passer sous silence, et comment il conviendrait de s'y prendre. On parlerait alors d'argent facile, des grandes filles qui nous font envie, de sa mère et de ses enfants. On parlerait de tout ce qui nous fait peur. On parlerait pour ne pas mourir tout de suite. Des paroles fantômes entre deux amis, des paroles en l'air comme on dit.

Les Innocents (POL, 1995) (192 p.)



Sur l'île de Batz, dans le Finistère, deux innocents, Ann et Abel, se rencontrent et font l'échange du mystère de leur vie. On voudrait comprendre ce qu'il s'est passé là-bas pendant sept jours, comment le drame s'est noué, qui sont les responsables.
Mais la quête des coupables mène inexorablement à l'innocence.
Comme si l'innocence, c'était tout ce qui restait à comprendre une fois l'affaire élucidée, une fois passé le dénouement. Comme si chacun d'entre nous, avant de comprendre, avant de juger, avait à s'expliquer avec l'innocence perdue.

Est-ce-que tu m'aimes ? (POL, 1995) (240 p.)



Suzanne, bientôt soixante ans, séparée de son mari, enseigne au lycée que fréquente le narrateur, seize ans, avec lequel elle va vivre une passion charnelle durant un an. Ceux qui ont peur ou qui ont honte du sexe, lui dit-elle, portent avec eux un monde de mort, un monde qui ne grandit jamais.
Les parents du narrateur, eux, voient leur fils entamer sa vie d'homme. Leur cruelle bienveillance l'accompagne de l'autre côté. Ils restent du côté de l'amour qui se donne et ne se reprend jamais, ils posent cette question : « est-ce que tu m'aimes ?»
Antoine, vieil anarchiste espagnol en exil a été recueilli et caché par Suzanne, après la guerre, dans sa ferme. Il est berger et bûcheron. Il apprend au narrateur que la guerre n'est pas finie, que la barbarie est toujours devant nous et que nous en sommes tous responsables.
Tous ces personnages sont les vrais héros du monde. Leurs histoires ont lieu dans un monde de mensonge et de lâcheté, dans un monde de pauvreté et de fraternité, dans un monde de désir et d'héroïsme, dans un monde d'équarrisseurs et d'oubli.

Comme des Anges (POL, 1994) (400 p.)

1950, 60, 70, 80... Est-ce qu'on a été heureux, toutes ces années-là ? Frédéric Boyer raconte l'histoire d'une famille dans l'Histoire de ce temps et développe l'idée que la génération de ceux qui ont eu vingt ans au sortir de la guerre a été trompée. On lui a fait croire que le bonheur pouvait se trouver dans la réussite sociale, qu'elle s'accomplirait dans l'accumulation des biens matériels. Frédéric Boyer décrit et dénonce toutes les facettes de la supercherie, toutes les étapes du réveil, ce qui s'ensuit, cette amertume étonnée mais résignée.
« C'était une vie de famille toute simple, oui, mystérieusement simple. Avec sa langue propre, comme chaque famille en invente une, avec ses morts et ses anges... Maman a beaucoup rêvé, jusqu'à s'en rendre malade. "On est des gens sans histoire". disait-elle. Papa ne racontait rien, en effet. Mais à force de laisser passer sa chance, d'oublier ses morts, la famille est devenue une sorte d'héroïne malheureuse. Tout ce qu'elle a dit ou fait est devenu un poème, une parole d'amour, qui nous a transpercés. »

Des Choses idiotes et douces (POL, 1993) (224 p.)

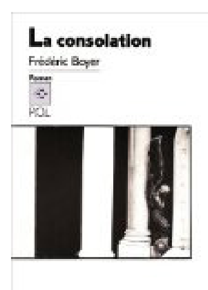
« Est-ce que vous connaissez la prison ? Cette usure de la force et du courage qu'elle accomplit au fond de vous ? Jusqu'à perdre confiance en votre propre corps, en votre propre esprit et qu'en sortir un jour ne soit plus qu'un réveil intolérable. En garder à jamais la voix fêlée, le sexe apeuré. »
Des choses idiotes et douces est le second volet d'un diptyque dont *En prison* est le premier. Dans *En prison* Frédéric Boyer racontait le lent évanouissement d'un homme que la culpabilité mais aussi la compréhension, et la compassion, amènent à se fondre parmi les prisonniers.
Cette fois, il nous décrit l'impossible réadaptation de Cody, qui est resté près de vingt ans derrière les barreaux. Son refus de sortir et, une fois qu'il est sorti, qu'on l'a obligé à sortir, cette manière qu'il a de refuser l'air libre, la vie, de s'enfermer à nouveau. Et d'entraîner avec lui, Tom, celui qui devait au contraire l'aider.
On retrouvera dans *Des choses idiotes et douces* comme dans *En prison*, le même lyrisme désespéré, la même humanité désolée mais aussi, constamment présente, une semblable colère contre le sort fait aux hommes qui ont trébuché. Cela n'est pas juste qu'un homme ait à souffrir des choses idiotes et douces de l'existence quotidienne.

En Prison (POL, 1992) (96 p.)



Il y a quelques années, on lui proposa d'être professeur en prison. Il accepta sans penser à l'injustice qui nous aveugle devant les hommes qui ont échoué, qui sont coupés du monde. Sans savoir de quelle inquiète façon il aurait à être sur ses gardes de peur de les aimer vraiment. Sortir de la prison, retrouver les autres lui deviendra peu à peu difficile, étrange, une souffrance à laquelle il ne pourra résister et qui, doucement l'amènera à abandonner sa vie du « dehors ». Le mot « compassion » retrouve avec ce texte toute son ampleur dérangeante.

La Consolation (POL, 1991) (94 p.)



Le point de départ du récit est un fait divers réel, américain. Un homme, qui se fait passer pour médecin, et qui l'est peut-être, va de ville en ville et se lie d'amitié avec les marginaux, les déclassés, les fait parler de leur vie, de leur malheur, de leur honte à n'être qu'eux-mêmes dans ce monde cassé qu'ils voudraient fuir. Peu à peu, il amène certains à envisager le suicide comme seule solution à tous leurs maux et leur propose de passer à l'acte avec une affreuse machine de son invention. Beaucoup succombent à la tentation, quelques-uns résistent.